

Vue sur mer

Au cœur de l'ouvrage d'Isée Bernateau, une question, qui se déclinera en plusieurs autres : que faut-il au lieu pour qu'il puisse véritablement faire lieu pour un sujet ; sous quelles conditions peut-il s'y inscrire psychiquement ? Pour y répondre, l'auteur décrypte la définition même du lieu et analyse, à la fois de manière subtile et très détaillée, toutes les occurrences venant l'incarner : habitat, territoire, maison, pays natal, mais aussi leurs antithèses ou points d'achoppement : anti-lieu, voyage, errance, hors-lieu, exil, etc. Le livre, qui propose une réflexion sur une thématique sur laquelle la psychanalyse s'est assez peu penchée, et qui convoque de multiples références littéraires, cinématographiques et philosophiques, déploie ainsi la notion de lieu en quatre chapitres qui sont autant de façons d'approcher la question, d'en décrire les différentes facettes, pour en saisir l'essence.

« Pour qu'un lieu puisse faire lieu pour un sujet, il doit se doter d'une fonction symbolique et imaginaire dans lequel le rapport au corps propre est central », indique Isée Bernateau. C'est ainsi en référence au corps que s'ouvre un premier chapitre consacré à la maison, illustré par les cas de Gabriel, Ramesh ou Clara, tous aux prises avec la question du lieu d'habitation et de la possibilité de refuge, ou, inversement, d'insécurité voire de violence qu'il suppose. Avant de pouvoir habiter un lieu, encore faut-il pouvoir habiter son propre corps : l'architecture de la maison résulterait ainsi en partie d'une architecture psychique projetée, l'espace psychique de la maison se construisant par dérivation à partir du corps propre. L'image du corps, indique l'auteur, « se retrouverait donc projetée sur l'habitat lui-même, répétant la complémentarité spéculaire primitive entre l'espace psychique et l'espace du monde extérieur ». La maison pourrait ainsi venir incarner un second corps enveloppant le premier et partageant avec lui un certain nombre de fonctions. Isée Bernateau précise : si la maison dérive du corps propre, elle hérite également de la maison première, la « maison natale », celle du corps maternel. L'espace psychique de la maison serait donc, par excellence, un espace transitionnel. Autrement dit : un lieu ne serait habitable que si et seulement si un espace potentiel a été aménagé dans le psychisme, donnant forme à une sorte de « maison originelle interne » déposée par la suite dans toutes les maisons devenues habitables.

A l'opposé de la possibilité d'habitat qu'offre la maison, Isée Bernateau poursuit sa réflexion sur les anti-lieux, non-lieux, ou hors-lieux qui parfois se constituent contre le lieu, en s'appuyant sur une analyse fine des quatre films de *Gus Van Sant*, *Gerry*, *Elephant*, *Last Days*, et *Paranoïd Park*, tous consacrés à l'adolescence. La recherche de lieux subversifs par les adolescents viserait la conquête d'un espace à soi inscrit au cœur d'un processus de séparation d'avec les objets œdipiens : l'adolescent investirait ainsi fréquemment des territoires n'ayant pas valeur de lieu aux yeux des adultes (supermarchés, *skateparks*, hall d'immeubles, caves, squats, escaliers, catacombes, etc.), des lieux de passages ou des lieux désertés, des lieux transitoires ayant la « fluidité, la liquidité de l'éphémère ». A l'opposé de ces anti-lieux, qui visent avant tout la reconstitution d'un espace « entre-soi » dont les parents seraient exclus, se profilent des non-lieux ou hors-lieux qui peuvent s'illustrer, en particulier dans les films de Gus Van Sant, sous la forme de l'errance. Visant précisément une attaque du lieu, l'errance et le hors-temps qu'elle suppose (« un temps immobile, sans temps, sans histoire, sans désir ») résulterait selon l'auteur d'une impasse dans les processus de séparation et constituerait un espace non-signifiant et sans limites pour le sujet : « au sein de cet espace : pas de lieu ni même d'anti-lieu qui tienne : plus de point de départ ni de point d'arrivée ».

Dès lors, comment s'ancrer ? Comment vivre quand on est de nulle part et d'ailleurs ? Quel lieu pour les déracinés, les non-enracinés, se demande Isée Bernateau, qui examine dans un troisième chapitre la question du défaut d'inscription dans un lieu à travers l'œuvre de Perec, et en particulier *W ou le souvenir d'enfance*. L'œuvre de Perec, sa quête topologique, témoigne de ce qui

advient lorsque le lieu n'est pas constitué ou qu'il a été définitivement perdu : « les lieux sont des points de capitons auxquels Perec s'arrime pour reconstituer des pans de son histoire ». Isée Bernateau soutient ici l'idée d'une spatialisation au sein du processus d'écriture, dont l'enjeu est la mise au présent du passé : la littérature « tiendrait lieu de lieu » pour Perec, car elle possède « la capacité de dire à la fois la disparition et les retrouvailles, le plein et le vide, le blanc et le noir, l'absence et la présence ».

Dans la continuité de ses réflexions sur la possibilité d'un ancrage dans un lieu, Isée Bernateau ouvre le champ de ses interrogations pour tenter de saisir les enjeux inconscients que comporte l'idéalisation du lieu, en particulier celle du Heimlich, du pays-natal, quand « le lieu, réifié et fétichisé, devient la clé de voûte de l'identité du sujet ». Outre une logique d'exclusion et de haine, cet idéologie du lieu d'origine résulterait selon l'auteur d'une fantasmagorie de l'enracinement qui fait du lien au maternel un lien essentiel, fondamental, de toute vie humaine : l'idéologie de l'enracinement « professe une fascination romantique pour l'origine considérée comme lieu ultime du dévoilement de l'être », et où la référence maternelle, la « Mère-patrie », domine. Dans sa quête d'une proximité et d'une intimité toujours plus grande et immédiate avec l'originaire et son objet, l'idéologie de l'enracinement, « déniait l'extimité de das Ding », viserait la symbiose retrouvée avec un objet originaire et œdipien qui ne serait marqué ni par la perte, ni par l'interdit de l'inceste, faisant advenir un lien indivisible avec la Terre-mère par-delà toute séparation.

« Quand est-ce qu'un lieu devient véritablement le nôtre ? », s'interroge Perec dans *Espèces d'espaces*. « Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine de matière plastique rose ? Est-ce quand on s'est fait réchauffer des spaghettis au-dessus d'un Camping-gaz ? Est-ce quand on a utilisé tous les cintres dépareillés de l'armoire-penderie ? ». Telle est la grande qualité de *Vue sur mer* : montrer qu'habiter, occuper l'espace, s'y arrimer, n'est peut-être pas une donnée commune, et que cette possibilité d'ancrage résulte de processus psychiques complexes qui requièrent des assises originelles stables. Et que nous en faisons tous l'expérience au quotidien, sans même nous en apercevoir...